



Les Potins d'Uranie

L'étoile des Fagnes

Al Nath

Un crépuscule hivernal venait de s'étendre sur le plateau désolé des Hautes-Fagnes et Pierre le Furet s'engonça un peu dans son gros manteau. Il s'appelait en fait Pierre Darimont, mais comme beaucoup de monde à Jalhay s'appelait Darimont, les sobriquets étaient devenus une coutume nécessaire. Et lui, on l'avait appelé le Furet parce que, tout petit, il était toujours avec le regard par terre et en train de farfouiller partout.

Il s'en revenait de Surbrodt, de l'autre côté de la lande (de la fagne, comme on disait simplement là-bas) et aussi de l'autre côté de la frontière belgo-prussienne que délimitaient ces poteaux de bois qu'il était question de remplacer par de hautes bornes octogonales. Il était parti de Jalhay avant l'aube et était arrivé pour le repas de midi qu'il avait bien arrosé avec ses compères Hans die Flasche et Jupp der Fuchs. Des braconniers eux aussi. Ils se rencontraient parfois dans les profondeurs de l'Hertogenwald au hasard de leurs pérégrinations forestières. Et ils s'étaient dit qu'une petite fête quelques jours avant Noël serait une excellente idée.

C'en fut bien une, se dit le Furet en se frottant le crâne d'où les effluves tardaient à se dissiper. Mais il commençait à se maudire d'être reparti aussi tard. Il aurait pu passer la nuit là-bas et rentrer le lendemain. *Bah*, dit-il tout haut, *je connais les chemins et, même dans l'obscurité, cela devrait aller.*

Des trois grands repères en ligne droite qui, depuis le XVI^e siècle, aidaient les voyageurs à passer le sommet du haut-plateau marécageux, il avait laissé derrière lui la Colonne Hauptmann et arrivait sur le Boulût, pratique-

ment à la frontière, là où les autorités de Jalhay voulaient créer un hameau de cultivateurs. En fait, il n'y avait toujours que cette auberge de Michel-Henri Schmitz du côté belge et la Chapelle Fischbach du côté prussien.

Le Furet pressa le pas, dépassa l'endroit sans être inquiété et, avançant toujours vers le nord-ouest, se dirigea vers la Colonne Panhaus, le troisième des repères. Il devait bientôt voir au loin les faibles lumières de Jalhay et de ses hameaux. En plein jour, le panorama était superbe avec un regard courant à perte de vue sur trois pays. *Même qu'ils prétendent qu'on voit la cathédrale d'Anvers*, songea-t-il. C'était une région splendide qu'il n'avait jamais voulu quitter et où il espérait bien finir ses jours.

Il en était là de ses cogitations lorsque quelque chose de doux et froid à la fois lui caressa le visage. *Bon sang, la neige!*, jura-t-il. *Il ne manquait plus que cela.* Et rapidement elle se mit à tomber en gros flocons, intensément, obstinément. Et en avançant encore, il se rendit compte qu'il neigeait déjà depuis un bon moment sur le versant nord. *Le coup classique*, ronchonna-t-il, *avec cet air humide que rien n'arrête depuis la mer.*

Maintenant totalement dégrisé, le Furet savait à quoi s'en tenir. À ce rythme-là et avec la nuit bien tombée, il ne verrait bientôt plus les sentiers et sa progression serait fortement ralentie. Il pesta contre tout ce qui pouvait le soulager, enfonça son bonnet, vérifia ses guêtres, remonta encore mieux le col de son manteau, se pencha un peu en avant pour moins dérapier sur la neige et progressa résolument dans le mur de flocons. *Surtout garder le cap,*

se dit-il, car plus aucun repère ne pouvait le guider maintenant. Il pouvait facilement quitter le chemin et s'en rendre compte trop tard.

Les histoires fagnardes que tous les paysans connaissaient lui revinrent à l'esprit. *La fagne a son homme chaque année*, expliquait-on gravement aux enfants. Il frissonna. *Quand ce n'en est qu'un*, se dit-il tristement en se remémorant cette année terrible, pas si lointaine, où les corps de plusieurs voyageurs perdus ne furent retrouvés que bien plus tard, certains par les forestiers, d'autres par les gardes-frontière prussiens. La région était de plus en plus fréquentée par des gens qui la connaissaient mal.

Tous ces projets de construction de routes nouvelles et de barrage sur la Gileppe avaient amené toute une faune d'ingénieurs, de techniciens, de politiciens, de journalistes et de simples curieux qu'il fallait continuellement mettre en garde contre les pièges parfois mortels : les sinistres marécages, les tourbières actives ou abandonnées, et, par dessus tout, ce temps mauvais de nature, avec des vents empêchant les arbres de pousser et des brouillards si denses que les laies n'y retrouvaient pas leurs marcassins. Et, en hiver, tout se compliquait avec la neige et les congères épaisses accumulées par le vent. Les chemins n'existaient alors plus, d'où la nécessité des bornes-repères.

Tout cela, c'est bien de jour, mais avoir enfin des routes convenables qui traverseraient la fagne serait une bonne chose, grogna le Furet en trébuchant dans une couche de neige qui lui arrivait maintenant au-dessus de la cheville. Les Prussiens allaient construire une route moderne d'Eupen à Malmedy, en partie sur le territoire belge¹. Les Belges en envisageaient une jonction vers Jalhay et au-delà vers Verviers dont justement l'industrie lainière réclamait une réserve d'eau douce qu'il

était question de réaliser en barrant la vallée de la Gileppe. Quelle activité en perspective pour les hameaux du pays autrement si paisibles ...

Il repensait aux discussions entre hommes devant l'église le dimanche matin et, dans les cafés du village, aux fanfaronnades des étrangers face à la nature locale. Les artistes parlaient de ciels sans pareils et de fascinantes chansons du vent. Une fois ceux-ci partis, les paysans se disaient que la vie quotidienne était moins romantique et qu'eux au moins savaient à quoi s'en tenir. Et pourtant ce soir, c'était son tour à lui, le Furet, de dérapier presque à chaque pas sur ces abominables mottes d'herbe séchée, recouvertes de neige fraîche, les 'têtes-de-mort'. Brrrr... Il avait quitté le chemin sans s'en rendre compte.

Et à propos de brouillard, le Furet était en plein dedans maintenant, la neige lui ayant cédé la place presque instantanément. Brouillard ou nuage bas ? *Nuage bas*, décréta le Furet. L'effet classique : avec la baisse de température, le niveau des nuages baissait aussi. Mais cela ne changeait rien quant à la visibilité. Le sol uniformément blanc donnait une leur blafarde au niveau des pieds et puis rapidement plus rien. Ce qui lui fallait, c'était un repère lointain. Plus question de voir les lumières des villages dans ces conditions. Déjà bien fatigué et transpirant sous son manteau malgré le froid, il s'assit sur un arbuste couché. *Juste un moment*, se dit-il fermement. Trop de personnes s'était arrêtées pour ne plus jamais repartir, la neige les ayant doucement endormies et refroidies au point qu'elles ne s'étaient jamais plus réveillées.

Une vague de désespoir l'envahit. Non, ce serait trop bête. Il leva les yeux, ce qui n'était guère dans sa nature, et se rendit compte que la crête du brouillard n'était pas loin car, ci et là, une étoile apparaissait. Mais c'est descendre qu'il devait faire, donc s'enfoncer encore plus dans l'ouate. Il était trop loin de la baraque de Michel Schmitz pour faire demi-tour. Ce devrait être plus court de rejoindre Jalhay, s'il ne s'était pas perdu. *Si, au moins, je pouvais me diriger*, soupira-t-il. L'essentiel est d'arriver quelque part. Tant pis si ce n'est pas Jalhay. Un peu trop à l'est, ce

¹ Ceci est tout à fait authentique (en accord avec le Traité des Limites de 1816 découlant du Congrès de Vienne de 1815), de même que les autres éléments historiques et topographiques de cette note dont l'action peut être placée vers 1850. On s'écarte ici délibérément de certaines « légendes » bien établies, mais d'invention récente et dont l'authenticité a été mise en doute, voire démentie catégoriquement

sera Herbiester, un peu trop à l'ouest, ce sera Solwaster ou Sart. Le danger serait d'aller beaucoup trop à droite ou trop à gauche et de manquer ces villages, ou encore de tourner en rond. Il ne voulait pas envisager cette possibilité.

Il resta là un long moment songeur, revoyant toutes ces fois où il avait parcouru les landes avec l'instinct du fagnard, prenant ses repères à tel buisson lointain, reconnaissant tel 'sopèt du frombâhis'², évitant les zones marécageuses qu'il devinait grâce une coloration des herbes un peu différente. Ces fagnes, il les avaient faites dans tous les sens et par toutes les saisons, enfin presque.

Il était de cette race forte, robuste, honnête qui peuplait la région. Il y fallait une volonté tenace et une énergie farouche pour forcer les terres à produire et parfois tout simplement pour survivre. La chronique contait que les milices jalhaytoises formaient la première vague d'assaut au siège de Milan de 1162 que dirigeait l'empereur Frédéric Barberousse, suzerain du prince-évêque de Liège dont dépendait le Marquisat de Franchimont auquel appartenait le Ban de Jalhay. Le prince-évêque Henri de Leyen fut félicité pour la bravoure de ses troupes. Celles-ci s'illustrèrent à bien d'autres reprises par la suite, notamment contre les bandes armées attirées par le duché de Limbourg voisin et surtout lors du fameux épisode des Six Cents Franchimontois où le chef de bataillon jalhaytois fut à deux doigts de faire personnellement un sort à Louis XI lors de son siège de Liège.

Il s'engourdisait. Si ses deux compères le voyaient ! Ils étaient probablement en train de vider d'autres bouteilles ou de cuver quelque part. Le sommet du nuage continuait à frôler l'endroit où il se trouvait et il voyait occasionnellement de plus en plus d'étoiles, mais le brouillard lui-même continuait à masquer le sol et les horizons. Ah, s'il avait été moins amoureux du poêle en fonte dans la classe de son enfance, il aurait mieux retenu les leçons du maître. Un jour, celui-ci avait parlé du nord et d'un ours avec une casserole sur un chariot.

Il voyait bien de temps en temps quelques étoiles qui semblaient dessiner un poêlon dans le ciel, mais encore ? Il plongeait vainement au plus profond de ses souvenirs.

Il revoyait son enfance, très courte. On était homme tôt dans ces rudes régions et il fallait gagner son pain, à la ferme, au bois, préparer des réserves pour le long hiver. Il revit la Malou, cette jeune blonde si éveillée qu'il avait bien aimée, puis qui avait disparu brusquement sans crier gare. La rumeur voulait qu'elle était partie avec un gars de la ville. Pierre en était resté inconsolable et ceux qui le connaissaient bien savaient d'où venait cette mélancolie qui souvent noyait son regard. Depuis lors il vivait seul, avec son chien, ses chats et surtout son cheval avec lequel il débardait pour le compte des marchands de bois et des mines des bassins houillers qui venaient jusque-là chercher de quoi étayer leurs galeries. L'hiver, il chassait, braconnait, s'occupait. La commune l'utilisait assez souvent pour de multiples tâches où il se débrouillait à la satisfaction de tous. Il participait à diverses activités sociales du village, plutôt celles entre hommes, ce que tout le monde comprenait. On l'appréciait pour ce qu'il était, un des leurs à part entière, paysan consciencieux, honnête et efficace, un homme sur qui on pouvait compter, et qui savait rester discret sur les malheurs qui avaient pu traverser sa vie.

Il refit surface après un très long moment, toujours assis sur l'arbuste dont il n'avait pas bougé. Il avait maintenant vraiment froid et frissonna fortement. Cette fois, il en était sûr : le poêlon céleste avait bougé, mais une autre étoile là-bas semblait toujours au même endroit. *C'est ce qu'il me faut*, se dit-il d'instinct. *Ce doit être elle l'étoile qui indique le nord*. Une poussée d'adrénaline le remit sur ses pieds. *En avant*. Mais il se sentait très fatigué maintenant et engourdi. Sa démarche était devenue raide et parfois à demi consciente seulement. Le Furet gardait les yeux vers cette étoile qui l'attirait littéralement par-dessus les bancs de brouillard glissant encore sur la couche de neige. Il eut l'impression qu'elle lui souriait. Elle était le seul fil d'espoir qui pouvait le sortir d'où il était.

2 Massif d'arbustes à myrtilles

Il marcha, trébucha, dérapa, tomba, se releva, et marcha encore. Il était au bord de l'épuisement et tout se passait comme dans un rêve. Seuls les mécanismes de survie de sa rude nature le maintenaient en mouvement. Au bout d'un temps qu'il ne pouvait même plus estimer, il pénétra dans une zone où les arbres étaient plus élevés et son étoile-guide, jouant à cache-cache derrière les cimes, devint plus difficile à suivre. Il devina plus qu'il ne la réalisa une odeur de feu de bois vers lequel il se dirigea. Comme il commençait à distinguer une fenêtre faiblement éclairée, des chiens se mirent à aboyer furieusement. La porte d'une bâtisse s'ouvrit.

« *Inn'a quelqu'un ?*, dit en wallon une grosse voix rauque qu'il reconnut.

La ferme Lambert à Pironchêneux ! Il savait où il était.

– *C'est le Furet, Joseph.*

– *Le Furet ? Qu'est ce que vous faites là dehors à cette heure et par ce temps ?*

– *Je reviens de Surbrodt et je suis parti de travers avec la neige et le brouillard.*

– *Vous devez avoir froid. Vous voulez vous réchauffer et prendre une goutte ?*

– *Non merci, je préfère rentrer maintenant que je sais où je suis. D'ici une heure, je devrais être à la maison.*

– *Comme vous voulez, mais ne vous perdez pas à nouveau.*

– *Plus de danger maintenant. À la prochaine, et bon Noël si nous ne nous revoyons pas d'ici là.*

– *Merci Pierre. Bon Noël à vous aussi.* »

Il avait fortement dévié. Il s'était écarté du chemin de Surbrodt à Jalhay jusqu'à celui de Xhoffraix à Jalhay. Tant pis. L'essentiel était de savoir où il était. La suite n'était plus qu'une question de temps, au lent rythme d'une démarche devenue automatique et pé-nible.

La descente vers le Moulin de Dison et la petite remontée vers le village de Jalhay eut lieu dans un brouillard tel que le Furet ne savait plus s'il était réel ou dans sa propre tête. Rentré chez lui, il alluma son quinquet et raviva son feu qui couvrait encore, puis il jeta un coup d'œil au cheval, se changea sommaire-

ment et se versa une grande lampée de pèkèt³. Essayant de se détendre le mieux possible, il s'enroula dans une couverture et s'affala dans son fauteuil à côté du feu. Les chats et le chien avaient visiblement été nourris. Les voisins, songea-t-il. Encore heureux qu'il n'avait pas pris le chien avec lui ce jour-là.

Celui-ci s'allongea à ses pieds ; sa chatte préférée sauta sur ses genoux et se mit à ronronner. bercé aussi par la douce chaleur de l'alcool qui lui remontait dans le corps, le Furet se mit à méditer en regardant fixement la flamme du quinquet. *Quelle journée !*, murmura-t-il, en mesurant la profondeur de son épuisement. Il repensait à cette étoile du nord qui l'avait remis sur la bonne voie. Et il la revoyait lui sourire dans la flamme, et elle lui souriait de plus en plus tout en se rapprochant. Le Furet n'osait plus bouger car il lui semblait reconnaître ce visage. Elle se rapprocha encore et il la vit maintenant bien distinctement. C'était bien la Malou. Elle était revenue.

Tu vois, Pierre, murmura-t-elle, *je t'ai laissé tomber un jour et aujourd'hui j'ai voulu me racheter.* Elle lui tendit la main et l'invita vers un splendide traîneau étoilé glissant sur une mer de brouillard éclaboussé de lumière de lune. Elle était superbe dans cet habit de paillettes de neige, et irrésistible comme toujours. *Quelle histoire invraisemblable*, se dit le Furet, vaincu par les émotions et les événements de la journée. Mais il lui prit la main et la suivit. Le verre vide se brisa alors en tombant sur le sol.

3 Genièvre

